

Née à Anvers en 1960, Anita Van Belle vit aujourd'hui à Bruxelles. Nouvelliste et auteur dramatique, elle écrit aussi pour le cinéma et la télévision. Elle achève actuellement un roman interactif, *Ion Café*.



© Marie-Françoise Pissart

**Du même auteur :**

*Errances (Le voyage intérieur de Patrice Lumumba),*

Lansman, 1999.

*L'Été où j'ai volé,*

Gallimard, coll. Page blanche, 2000.

*La Prophétie,*

Gallimard (à paraître courant 2002).



**Tape-Dur**

*Anita Van Belle*



## **Tape-Dur**

*Anita Van Belle*

*Nouvelle publiée dans le recueil **Les garçons**.  
Editions Duculot/Casterman, 1990.*

**On** sortait de l'école, et c'était comme ça tous les jours. Tape-Dur, Luigi et moi, on s'en allait de notre côté. Les autres s'éparpillaient en courant, mais nous, on marchait calmement.

J'habitais le dernier village à l'embouchure du fleuve. Mon père était pêcheur. Il partait très tôt le matin, et il revenait à quatre heures de l'après-midi toujours un peu éméché. La maison sentait le poisson. Mon frère adorait ça, quand il vivait encore. Mais mon frère était un crétin. Il était parti pour faire son service, et il n'était jamais revenu. Il avait sauté sur une mine. Personne à la maison n'osait dire pourquoi il avait sauté, mais moi je le savais. On ne pose pas des mines comme ça, en pleine campagne. On met toujours une petite pancarte : « Attention, terrain miné ». Seulement, mon crétin de frère ne savait pas lire, il n'avait jamais voulu apprendre. C'est pour ça qu'il avait sauté, même si ma mère préférait accuser Dieu et tous les saints de la terre de lui avoir envoyé un tel malheur pour la punir d'on ne sait quoi.

Je pensais souvent à mon frère à la sortie de l'école. Je ne voulais pas lui ressembler. Tape-Dur marchait devant et je le suivais. Luigi sifflotait un air américain. On se dirigeait vers le vieux hangar. Les autres allaient pêcher le crabe, dans la baie. Une baie crapuleuse. De tout petits crabes verts. Tape-Dur ne supportait pas les crabes. Il y avait pas mal de choses qu'il ne supportait pas, et c'était difficile de savoir lesquelles à l'avance. Moi j'arrivais à prévoir quoi, plus ou moins. C'était pour ça qu'il était mon ami.

Quand on arrivait au hangar, on s'asseyait deux minutes pour regarder la statue. C'était la seule statue du village, et c'était le père de Tape-Dur qui l'avait construite. Entière, elle dépassait de beaucoup le hangar. Mais le béton n'était pas bien préparé, avait dit mon père. Il m'avait énervé, ce jour-là. Moi je la trouvais belle cette statue. Elle représen-



taît une femme sirène, dressée sur sa nageoire. Avec ses cheveux qui pendaient derrière elle, elle avait l'air presque vivante. Seulement, un hiver, la tête de la statue était tombée, et aux pluies suivantes, le buste avec les gros seins était tombé aussi. Le père de Tape-Dur ne l'avait jamais réparée. Il disait que c'était une oeuvre d'art, et que c'était normal qu'avec le temps elle s'abîme. La mère de Tape-Dur ne disait rien. Elle était morte, comme mon crétin de frère, et on se demandait toujours, Luigi et moi, si la sirène n'était pas un peu son portrait, à elle. Après toutes les pluies, il ne lui restait plus que sa nageoire, jusqu'au nombril, et il y avait des piques de fer rouillé qui sortaient de son corps. On y avait accroché un sac de sable, pour l'entraînement de boxe.

C'était comme ça tous les après-midi. On sortait de l'école, on venait au hangar, on s'asseyait deux minutes pour regarder la sirène, on s'entraînait en tapant sur le sac, et puis Luigi partait, il devait aider sa mère, et Tape-Dur et moi, on allait sur la digue et on regardait le coucher du soleil.

La digue, c'est très important. Sans la digue, on ne comprendrait pas pourquoi tout le monde est aussi dingue dans ce village. D'accord, c'est un village au bord de la mer, mais il est aussi à l'embouchure du fleuve. Ce qui fait que la mer, on ne la voit jamais. Elle est cachée par des pierres entassées tout au long du fleuve: la digue. On est au bout du monde dans ce village, et on ne voit pas au-delà. Le vent souffle deux jours sur trois et il remue la poussière. Les rues sont en poussière, avec des ornières creusées par la pluie, les jardins sont en poussière, et nous aussi, parfois, on se demande si on n'est pas plus poussière que personne humaine.

Tape-Dur et moi, tous les soirs, on escaladait la digue, et on allait s'asseoir à l'endroit où le fleuve entre dans la mer. Là, on regardait le coucher du soleil. T'imagines, je disais, quand on va devoir partir et faire notre service. T'imagines qu'on soit envoyés dans les montagnes, là où il n'y a pas une goutte d'eau. T'imagines qu'on soit séparés.

J'ai cette manie d'imaginer des choses qui me donnent des frissons dans le dos.

- Non, disait Tape-Dur, je ne ferai jamais mon service.

- Ils pourraient t'obliger.

- Je les cognerais.

On se regardait. Mon ami Tape-Dur, chaque fois qu'il me regardait au fond des yeux, j'avais l'estomac qui se retournait. Il avait des yeux verts qui me donnaient le vertige. Le plus souvent, il regardait loin, une espèce de chose invisible qui n'existait que pour lui tout seul, mais quand il regardait quelqu'un, cette personne se transformait. Si ce qu'il avait vu ne lui plaisait pas, il cognait. Il voulait devenir boxeur. C'est pour ça qu'il s'entraînait tous les après-midi, avec le sac. Il cognait jusqu'à devenir enragé. Les autres avaient peur, mais pas moi. Je le comprenais. Ce n'était pas mon truc, de cogner, mais si j'avais aimé ça, moi aussi j'aurais réglé son compte au sac jusqu'à le crever, parce que le sac c'était tout, la mort de mon crétin de frère, mon père qui sentait le poisson, le vent qui rendait cinglé, la statue qui n'avait pas pu rester entière, et le service, le jour où j'allais devoir quitter le fleuve.

- T'as raison, j'ai dit. Ils n'y arriveront pas. Je préférerais encore partir en Inde. Tout, mais pas le service.

- Tu as peur de sauter sur une mine, dit Tape-Dur.

C'était bien que c'était lui. Même Luigi n'aurait pas pu me dire ça. Peur, moi ? Je savais lire, je saurais lire leurs pancartes à temps. Je l'ai regardé, Tape-Dur. Il m'a collé ses yeux verts jusqu'au fond de la tête.

- Tu veux parler de mon cauchemar, j'ai dit ?

A chaque jour de pluie, je rêve que ce n'est pas mon frère, mais moi qui saute sur la mine, et je pars en petits morceaux éclatés dans l'atmosphère. Je me réveille avec les os qui me font mal, comme si vraiment, ils avaient été brisés en mille morceaux, et mal recollés après. Je crie. Ca réveille ma mère.

- T'en fais pas, m'a dit Tape-Dur. Moi aussi, j'ai



peur de quelque chose.

On a regardé le coucher du soleil. La mer devient rouge. D'un seul coup, la nuit recouvre la fin du fleuve, et il fait froid. J'avais encore plus froid ce soir-là. C'était bête, mais je ne savais pas si j'aurais supporté de me réveiller en pleine nuit sans que ma mère soit là.

Pour changer de sujet, j'ai dit:

- Bon. Et demain, on voit le curé.

Il a sursauté. Il parlait toujours très bas, Tape-Dur, à cause de sa drôle de voix, très aiguë.

- Oh, non, il a fait. Pas demain.

Il s'est tourné vers moi, avec juste son épaule contre la mienne.

- Si j'étais quelqu'un d'autre que moi-même, il a dit.

Pour une fois, il avait réussi à me donner la chair de poule. J'ai glissé un oeil vers le fleuve. Je n'aurais pas voulu qu'il m'observe, à ce moment-là. Mais lui, il regardait sa chose invisible, dans le lointain. C'était une chose très lointaine, je n'en faisais pas partie. C'est vrai, il n'était pas comme Luigi et moi. On le savait. Mais de là à penser à la vérité, non. La vérité, il n'y avait que lui qui la connaissait. Peut-être que ce qu'il regardait, c'était le moment où les autres l'apprendraient.

Comme le curé était là, l'après-midi suivant, on n'est pas sortis de l'école. On est restés en classe, et il est arrivé en raclant le sol avec ses chaussures. Il était sec et d'une drôle de couleur, un peu comme de la morue séchée.

- Je suis là pour vous préparer à la communion solennelle, il a dit. J'ai ici vos noms, les noms des garçons qui vont se préparer avec moi à ce grand événement.

Il a sorti une liste. Il y a eu un moment de silence pendant qu'il la lisait pour lui tout seul. On le regardait. Il s'attendait à ce qu'on entende ce qui se passait dans sa tête, ou quoi ?

- Avant de vous appeler, il a dit, je voudrais vous

faire part d'un problème que certains d'entre vous pourraient peut-être m'aider à résoudre. J'ai un problème avec les filles.

Il a attendu qu'on ait fini de rigoler. Ça a pris un certain temps parce que dès qu'on avait presque fini, il y avait Luigi qui repartait d'un fou rire, et il entraînait tout le monde avec lui. Luigi quand il rigole, c'est comme une vache qui agonise.

- Messieurs, a dit le curé. Je vous en prie, messieurs. Il s'agit d'une certaine Renata Borgatti. Elle figure sur ma liste mais aucune de vos compagnes ne semble la connaître.

La voix d'Antonio est venue de derrière.

- Nous non plus on ne la connaît pas.

J'ai changé de place sur ma chaise. Les listes m'énervent. Ça me fait penser au service.

- Très bien. Dans ce cas, je vais procéder à l'appel. Messieurs, veuillez répondre « présent » à l'énoncé de votre nom.

J'ai senti le genou de Tape-Dur contre le mien. Il me regardait. Il voulait que je comprenne quelque chose mais j'étais énervé. Qu'est-ce qu'il voulait, pour commencer ? Avec sa manie de ne jamais rien dire avec des mots. J'avais peur de rater mon nom sur la liste. Je m'étais figuré que c'était ça qui vous épargnait la moitié des ennuis: ne pas rater son nom sur la liste. Je ne sais pas pourquoi ça me tracassait tant. Je suis toujours le dernier, sur les listes.

- Mauro Zanini.

- Présent.

Voilà, c'était fait. Je ne l'avais pas raté. On peut ne pas me croire, mais j'étais rouge de l'effort. Tout le monde regardait dans notre direction. J'étais tellement excité qu'il m'a fallu un moment avant de me rendre compte que ce n'était pas moi qu'ils regardaient, mais Tape-Dur.

Son nom n'avait pas été cité.

- Comment t'appelles-tu, mon petit, a fait le curé.

Tape-Dur l'a regardé dans les yeux. Le curé a pris un air vague. Il avait une tête de morue mais il n'était pas impressionnable. J'ai senti qu'on courait



droit à la catastrophe.

- Il s'appelle Tape-Dur, j'ai dit. Et après réflexion, j'ai ajouté: mon père.

- Lève-toi, mon petit, a fait le curé. Approche-toi. Monte sur l'estrade.

Tape-Dur s'est levé. A la vitesse de l'éclair, il a filé vers la porte. Mais le curé l'a intercepté. Il l'a pris par le bras, et l'a traîné près de son bureau.

- Laissez-le partir, j'ai dit.

Le curé m'a foudroyé du regard. Il a un peu secoué mon ami Tape-Dur, d'avant en arrière, et puis tout à coup, il a dit:

- Baisse ta culotte.

On était foudroyés. Ce type était fou. C'était un fou déguisé en curé. Tape-Dur m'a lancé un regard. Il me demandait si j'étais son ami, pour toujours. J'ai dit oui, avec les yeux, et à ce moment-là j'ai su que le curé était un vrai curé et que plus rien ne serait comme avant.

Tape-Dur s'est mis à cogner la soutane. Il frappait au ventre et aux cuisses. Mais qu'est-ce qui lui prenait ? Il n'avait jamais été aussi mou.

- Mais tape, j'ai hurlé. Comme si c'était le sac. Tape.

Le curé a ricané. Avec la corde qui ceinturait la soutane, il a ligoté les poignets de mon ami. C'est pas vrai, j'ai pensé. C'est comme si on était tous dans un bateau qui coule de plus en plus. Personne ne bougeait. La lumière baissait. On allait vers un orage.

- Mes chers enfants, a dit le curé. L'une des premières vertus est l'obéissance. Toi, il a fait à Luigi, monte sur l'estrade et baisse la culotte de ton petit camarade.

Luigi s'est tourné vers moi. J'ai fait non de la tête.

- Mon petit, j'en parlerai à ta mère, a dit le curé.

Luigi s'est levé. Il ferait n'importe quoi pour sa mère. Traître, j'ai fait, quand il est passé devant moi. Sale traître. N'ose pas. Je te tuerai de mes propres mains.

Mais Luigi est allé jusqu'au bout.



Vas-y, j'ai pensé, bois le calice jusqu'à la lie. Judas.

Je ne regardais rien d'autre que le vert des yeux de Tape-Dur. Je ne voulais rien regarder d'autre. C'était mon ami. Et puis l'orage a éclaté. Le premier coup de tonnerre m'a surpris, j'ai lâché prise. Mes yeux sont tombés sur Luigi qui tenait le short en main. C'était un cauchemar éveillé. Luigi me faisait un signe, et il me disait: « C'est une fille, mon vieux. Tape-Dur, c'est une fille. » Et le curé roucoulait: « Renata Borgatti, je présume. » Alors la pluie a éclaté. Un vrai déluge. Tape-Dur a ramassé son short et a disparu.

J'ai crié, comme toujours avec la pluie, mais d'habitude c'est à cause de mon cauchemar, et cette fois-ci, c'était une autre blessure. Je voulais retrouver mon amitié. Je me suis précipité dehors, à sa suite. En deux secondes, j'étais trempé. La pluie formait des ruisseaux dans les ornières. J'en avais par-dessus les chevilles. Je la voyais devant moi, et puis plus. J'ai couru jusqu'au hangar. Il n'y avait personne. L'eau dégoulinait sur la statue. J'avais des rivières dans le dos, mes chaussures faisaient « chouc » chaque fois que je posais le pied par terre. J'ai ouvert la bouche, et des tonnes de gouttes de pluie se sont engouffrées dedans. Reviens, j'ai crié. Je suis monté sur la digue. Il y avait des vagues sur le fleuve. Le vent hurlait dans les mâts. Reviens, sirène, j'ai crié. Et puis, je suis rentré à la maison en courant. J'avais déjà de l'eau jusqu'à mi-mollet. Le fleuve allait déborder, c'était certain. Aussi certain que je ne reverrais plus jamais la sirène et son sac de boxe.

copyright l'auteur

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole  
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française  
Service général des Lettres et du Livre  
Bruxelles, septembre 2001

